

FRANCIS LALANNE

# LE JOURNAL DE JOSEPH

EDITIONS  
PREMIERE  
PARTIE 

Nazareth, le 11 mai 1994

Oh ! Je la regardais ! C'est vrai, je le confesse ! Jamais sous l'emprise de je ne sais quel désir, mais parce qu'en la regardant j'avais le sentiment de boire la lumière. Marie ! Son nom comme une étoile toujours dans mes pensées. Déjà petite, elle éclairait tout ce qui l'approchait. Marie la silencieuse ; Marie la secrète ; Marie la distraite ; ailleurs et pourtant là, Marie savait le geste ou le mot qui soulage et son premier regard était toujours pour l'autre. Son regard ! Oui, son regard ! Cette lumière qui s'allume avec le jour et prend l'aube dans nos cœurs comme un soleil de l'altitude ; cet élan vers l'azur, qui nous apaise en nous rendant nos ailes d'ange ! Son regard ! Oui, son regard : deux rayons d'esprit traversant la nuit de vivre et lavant les âmes comme un linge dans les flammes du ciel Dieu. Marie était... tout entière son regard ; témoin de nos prières...

Je devais avoir quinze ans lorsque je l'ai vue naître, inondée de transparence, toute d'aura comme un contraire du péché ; je ne sais même pas si je l'ai vue grandir ; je ne voyais que sa présence, comme une évidence tombée du cœur de l'éternité. Sans doute chacun dans le village pouvait-il ressentir la même émotion à son approche. De Thomas le forgeron à Éliezer le marchand de fruits, tous les hommes étaient amoureux d'elle. Et comme chacun, je croyais être le seul homme au monde lorsque ses yeux baissaient les miens. Entre autres génies, elle avait celui de nous rendre à nous-mêmes dans le miroir de sa clarté. Près de Marie, chacun se sentait l'unique enfant d'une énergie commune. Marie ! Ce nom comme un lien qui libérait nos mains, nos cœurs, nos rêves ! Qui n'aurait pas tout donné pour ne plus jamais la quitter, pour prendre

racine à ses côtés dans le jardin de ses nuages ? Moi, je n'ai jamais pu m'enivrer d'autres filles, et pourtant elles passaient toutes devant chez moi pour aller chercher l'eau du puits. Toutes, mais aucune d'elles ne pouvait faire de l'ombre à Marie.

Sa maison était tout en haut du village et tous les matins elle traversait les rues de Nazareth comme une comète le cosmos, irradiant son parcours d'un sourire immaculé. Elle pourtant si fragile, elle savait vous donner de la force, illuminant tout sur son passage, rendant à chacun le goût de l'instant vécu. De temps en temps, les filles lui racontaient leurs histoires de filles ; Marie suivait son chemin dans l'ailleurs en leur prêtant parfois une oreille discrète. Elle était si différente... Moi, je me cachais derrière ma porte pour mieux la contempler, puis je retournais dans mon atelier tout plein d'elle et je faisais des copeaux, des copeaux, des copeaux d'amour... Ah oui ! Moi, c'est Joseph ; Joseph de Nazareth ; vous savez : le charpentier !

Parfois nous échangeions quelques paroles, et je me sentais soudain habité, par le vent ! Car elle était le bonheur en chair et en âme, et quiconque la croisait se sentait bienheureux. L'air que l'on respirait près d'elle était plus pur que celui des hautes cimes. Marie ! Ma vie ! Ma source ! Je n'aurais jamais osé te le dire si tu ne m'avais pas, de toi-même, insufflé le courage qui me manquait ; de toi-même, comme tu faisais toutes choses. Toi, vestale malgré toi d'une apocalypse permanente ! Pour l'enfant qui brûle au sein de chaque être : celle qui révèle...

Nazareth, le 15 mai 1994

Je suis caché derrière ma porte, comme tous les matins, pour te boire passer des yeux, mais ce jour-là tu ne retournes pas tout droit vers ta maison comme d'habitude ; tu décides soudain de rebrousser chemin. Comment croire ce que je vois : tu mets le cap sur mon atelier ! Panique à bord ! Vite, je cours vers mon établi ! Trouver quelque chose à faire, vite ! Il ne faut pas que tu saches que j'étais là te regardant... Je saisis ma plane (toujours à main droite) et tout en planant dans mon trouble je commence à faire des copeaux, des copeaux, des copeaux de circonstances ; dans le vide d'abord, puis pour de vrai, le temps de me reprendre. Le bois, il faut le respecter. Et puis j'ai du travail sur cette poutre ; autant le commencer ! Le geste revient mais à dire vrai je plane comme un débutant ; mon cœur bat trop vite ! Grâce à Dieu, quand je la sens rentrer dans l'atelier, je suis en train de planer, mais comme il faut cette fois. Cette énergie en plus dans l'air qui m'entoure c'est bien elle, c'est Marie ! Oh qu'elle reste encore un peu ! Voilà qu'elle vient vers moi, je joue maladroitement la surprise ; je la vois qui voit tout... La peur me quitte parce qu'elle est là ; celle que j'aime ! Laisser mes yeux le lui dire et puis mes doigts quand je lui tends la cage qu'elle est venue chercher ; la cage ? Ah oui, la cage que son père m'avait commandée ! La cage aux tourterelles ! Tout s'embrouille dans ma tête. Et moi qui peut-être ai rêvé l'instant qu'il ne faut pas, qu'elle venait un peu... à ma rencontre ! Mes doigts touchent le bout de ses doigts ! C'est la première fois ; c'est... incroyable ! Je sens qu'elle est troublée ! Je ne dois pas la laisser dans ce trouble ; et ses yeux qui me fouillent, je... je...

– *Est-ce que tu me permets de t'offrir un couple de tourterelles pour le sacrifice de la pâque ?*

Oui ! Elle m'a dit oui ! Elle me permet ! Elle me permet de lui dire que je l'aime ! Elle m'aime aussi peut-être... Je veux dire qu'elle n'est peut-être pas indifférente aux battements de mon cœur. Marie ! Marie ! Se pourrait-il qu'un jour nous vivions l'un pour l'autre... J'irai demain ! J'irai demander à ton père le droit de te poser cette question, mais, cette fois, pour de vrai ! Si tu dis oui, je serai le plus heureux des hommes ; si tu dis non, pourrai-je encore trouver... la force... de... travailler ? Le temps qui tombe de son fil ; ce regard entre nous qui s'arrête ; ce bref instant d'entre nous suspendu ; Marie prend la cage et s'en va ; je l'aide à caler sa cruche d'eau sur le haut de son front ; je la regarde s'éloigner de notre premier moment comme un rêve qui se diffuse aux rives de l'éveil ; je suis comme un bateau tout seul sur l'océan dont le bois se sent redevenir un arbre, et je vais à ma poutre finir mon travail ; et je fais des copeaux, des copeaux, des copeaux de paix, et de joie profonde...

Je n'irai pas demain. Non, demain c'est trop rapide ! Mais j'irai ! Je le sais à présent ; j'irai la demander ! Tout est allé si vite et pourtant cette sensation que tout cela vibre et se trame depuis la nuit des temps. J'irai la demander ! Si Dieu veut ; si Dieu m'aide ! Lorsque le jour viendra... Le jour vint.

Nazareth, le 8 mai 1994

J'avais mis mon plus beau costume et j'avais coiffé mes cheveux ; frotté pour effacer de mes doigts les traces de l'effort, le noir de la matière ; je voulais être serein, lavé du monde, tout à ma demande, prêt pour elle ; mais je sais qu'au regard je devais être gauche ! Dans les yeux de Joachim son père, je lisais comme un défi de complaisance ; dans les yeux d'Anne sa mère, une bienveillante connivence, déjà l'accord tacite. Et pourtant l'effort pour me faire beau ne devait pas être le seul, il fallait que je parle aussi et, pire encore, que je parle de moi, que je me mette oralement valeur. Ça, je dois dire que pour moi ce fut le plus difficile ! Il fallait faire selon la coutume, et, bien qu'étant connu de la famille pour avoir toujours vécu dans le village, il fallut décliner mon identité, puis ce que je pensais être mes principaux mérites. Tout bien pesé, j'étais un bon parti pour Marie, mais voudrait-elle de moi ? J'obtins l'autorisation de lui parler, car selon notre tradition une fille décide librement du choix de son époux ; c'était pour moi l'épreuve suprême...

Nazareth, le 3 juin 1994

Je descends vers le cellier où elle fait cuire son pain. J'entends voletter ses doigts menus pétrissant la farine, et mon cœur triple de volume sous l'effet de ce levain. Enfin, je l'aperçois derrière le mur qui porte la maison. Ses petites mains dans la pâte, la tête à son travail ; je m'en veux presque de la déranger. Bien sûr, j'ai préparé les mots ; ils sont tous là bien rangés dans mon cœur ; mais soudain, son sourire ! Elle m'a vu ! Ses yeux sur moi renversent mon cœur par terre, et tous les mots que j'avais mis dedans pour cet instant ! Dans le désordre, éparpillés un peu partout, pas le temps de les ramasser ; elle me parle :

– *C'est toi Joseph ?*

Il faut que je réponde :

– *Tes parents m'ont permis de venir te parler.*

– *Comme tu es beau, Joseph ! Tu vas à un mariage ?*

Je n'ai plus de langue, et je crois qu'elle se moque de moi. Mieux vaut peut-être que je parte.

– *Non, me dit-elle, je ne me moquerais jamais de toi, Joseph !*

Pourquoi jamais ? Ce moment soudain qui résonne dans ma tête comme un toujours... Je n'ai encore rien dit, moi ! Il faut pourtant que je lui parle ! Je dois le faire ! C'est comme

ça qu'il faut faire ! Non, semble dire Marie concentrée sur ses galettes, comme si le pain de mes paroles était du pain perdu ; comme si tout ce que j'étais venu lui dire, elle n'en avait nul besoin. Elle me tourne le dos, place une galette dans le four...

– *Tu voulais me parler ?*

Vite ! Ramasser un de ces mots par terre que j'avais appris par cœur ! Non, me dit Marie d'un sourire juste en se retournant ; elle sait, bien sûr, ce que je veux lui dire, comme sa mère le savait. Il n'y a que moi et peut-être son père pour penser que cela est important ; alors pour me délivrer de tout ce poids, la voilà qui dit tout à ma place, *tranquillement* :

– *Tu veux me demander si je veux bien de toi comme fiancé ?*

Et moi de répondre, comme en écho, ce oui qu'elle me fait prononcer à sa place ! Alors elle me tend ses deux mains ouvertes et me dit *avec gravité* :

– *Je serai ta femme, Joseph...*

Je serai ta femme, Joseph ! Je serai ta femme ! Cette phrase en boucle dans ma tête. Elle m'avait donc choisi entre tous les hommes ! Et moi qui croyais être venu lui proposer mon choix ! J'implose de joie, trahi peut-être par un souffle et mes yeux qui ne voient plus rien ; je broie ses doigts frêles de ma poigne calleuse, je suffoque ma joie ; elle abrège, me presse, d'une simple parole, d'aller voir ses parents pour conclure la noce :

– *Va, maintenant !*



Alors je vais, je vais, je vais, et je vais de mieux en mieux ! Chaque marche de l'escalier me rapproche de l'air qui me manquait ; je conclus avec Anne et Joachim, très vite, et je fonce à mon atelier passer ma joie sur le bois qui m'attend ; faire des copeaux, des copeaux, des copeaux de bonheur, un sourire accroché à ma barbe comme sont mes outils sur le mur de l'atelier. Rien ne peut plus m'arriver désormais ; c'était écrit : je vais être l'homme le plus heureux du monde ! Là-dessus je m'endors et je dors comme jamais plus je n'ai dormi depuis lors. Au matin pourtant, je suis réveillé par une sorte d'angoisse, comme si la ligne d'horizon de mes rêves se trouvait soudain à mes pieds, me basculant dans son ravin. Je tombe, et mon sursaut me rattrape ; je suis en sueur, un seul cri sur mes lèvres : Marie ! Je vais à mon atelier et je fais des copeaux, des copeaux, des copeaux de mal-être... Puis mon travail me sauve et j'oublie tout dans le bois...

Je laisse passer les trois jours qui doivent suivre ma demande et je me rends chez Anne et Joachim pour négocier mes visites à Marie jusqu'à la date du mariage ; là, j'apprends qu'elle a dû « partir chez sa cousine Élisabeth pour raison familiale »... Puis, nous convenons de célébrer la noce vers la fin du mois de mars ; Anne et Joachim se chargeront, comme il convient, d'annoncer nos fiançailles au tout-Nazareth. Et moi, j'arpente les rues du village pour voir la tête de tous ceux qui apprennent la nouvelle ; surtout les hommes ! Et mon œil plissé sur les tempes leur dit : « Ce n'est pas vous mais moi que Marie aime ! Et c'est ainsi ! J'épouse la plus belle fille de Galilée au début du printemps ! »